
U d'/of OTTAWA
39003011690590

LA

BONTÉ VICTORIEUSE



Maman t'a défendu de marcher dans la neige ;
cela te rendrait malade et elle serait bien triste de savoir
que tu lui as désobéi. (P. 6.)

LA

BONTÉ VICTORIEUSE

OU

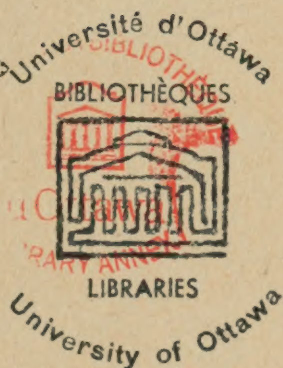
L'OUBLI DE L'OFFENSE

PAR

V. NOTTRET







TOURNAI
RUE DE LA TÊTE D'OR, 5

PARIS
RUE BONAPARTE, 66

ÉTABLISSEMENTS CASTERMAN
ÉDITEURS

—

LA BONTÉ VICTORIEUSE

OU

L'OUBLI DE L'OFFENSE

I. — UNE FAMILLE VERTUEUSE.

C'était pendant les premiers jours du mois de décembre, la terre était couverte d'une épaisse couche de neige, et les nuages grisâtres et menaçants qui voilaient l'azur du ciel, donnaient à toute la nature un aspect triste et sombre.

Un homme enveloppé d'un manteau suivait seul à pied une route départementale, qui conduit de Rouen à plusieurs villages des environs. Il venait de quitter un petit hameau où il s'était reposé quelques instants, et il paraissait désireux d'arriver promptement au but de sa course, car il pressait le pas, autant que ses forces le lui permettaient.

Il pouvait avoir trente ans environ ; sa physionomie n'était pas dépourvue d'agrément; ses traits étaient beaux et réguliers; mais il était bruni par le soleil, et il paraissait faible et fatigué.

La route était déserte, à l'exception de deux enfants qui marchaient à quelques pas devant lui. C'était un petit garçon de cinq à six ans environ, et une petite fille un peu plus âgée. Tous deux étaient roses et frais; ils avaient de

beaux cheveux blonds bouclés, et leurs visages avaient une expression charmante de douceur et d'affabililé. Leurs vêtements propres et chauds, en même temps que les épaisses fourrures qui les défendaient contre le froid, attestaient un soin extrême de la part de leur mère, et indiquaient qu'ils appartenaient à la classe aisée de la société.

La petite fille portait un panier au bras, et donnait la main à son frère; parfois le gentil espiègle quittait le sentier battu pour enfoncer, avec un grand éclat de rire ses deux pieds dans la neige. Alors sa sœur, prenant un petit air d'autorité, le grondait doucement, mais sans lui faire de menaces.

— Tu le sais, disait-elle, maman t'a défendu de marcher dans la neige, cela te rendrait malade, et elle serait triste de savoir que tu lui as désobéi.

L'enfant se soumettait docilement. et regardait sa sœur en souriant. L'étranger les observait avec attention, et bientôt même il les rejoignit. La neige qui avait cessé pendant quelque temps, tombait alors en flocons abondants, et le vent qui soufflait avec violence rendait la marche plus difficile encore.

— Mes petits amis, leur dit-il, trouverai-je bientôt une auberge?

— Oh ! non, monsieur, répondirent-ils, vous avez bien près d'une demi-lieue à faire avant d'y arriver.

— Et d'ici-là, ne pourrais-je pas trouver un abri? je me sens horriblement fatigué, et d'ailleurs le temps est si mauvais que j'avance avec peine.

— Monsieur, reprit avec empressement la petite fille, notre maison n'est qu'à quelques pas d'ici; si vous voulez vous y reposer, maman vous accueillera bien volontiers, j'en suis sûre.

— J'accepte votre offre, aimable enfant; je serais heureux de pouvoir m'abriter quelques instants : mais vous-mêmes, comment vous trouvez-vous sur le chemin par un semblable temps? .

— Ah! répondit la petite Clara en montrant son panier, maman nous avait envoyés porter du vin et de la confiture à la mère Géran qui est bien malade. La neige ne tombait pas quand nous sommes partis, et maman nous a dit : « Je pourrais envoyer une servante; mais grâce à vos vêtements bien chauds, vous ne souffrirez pas beaucoup du froid, et cette pauvre femme sera si heureuse de vous voir qu'il ne faut pas la priver de ce plaisir. »

— Voilà qui est très généreux de la part de votre mère; c'est sans doute une excellente personne?

— Oui! monsieur, elle n'a jamais que de douces paroles pour tout le monde, et quand les pauvres gens du village ont besoin de quelque chose, ils viennent bien vite s'adresser à elle.

— Et votre père, vit-il encore?

— Oui, monsieur, il est propriétaire d'un moulin.

— Ainsi vous demeurez toujours à la campagne, dans une maison isolée?

— Oui, nous l'habitons pendant toute l'année.

— C'est très agréable l'été; mais l'hiver, ce séjour doit vous paraître quelquefois bien ennuyeux.

— Oh non! monsieur, je ne m'ennuie jamais; maman me donne des leçons; je fais mes devoirs, je travaille, et le soir, je lis de jolies histoires, Souvent aussi je joue avec mon frère Emile, ou mes petites amies du village; d'ailleurs je me trouve bien partout où je suis avec mes bons parents.

L'étranger était charmé du naturel, de la naïveté des réponses de la petite fille, en même temps que de la sensibilité et de la précocité d'esprit qu'elles annonçaient.

— Ces enfants paraissent bien élevés, se disait-il; leur langage, leurs manières annoncent une éducation soignée, ils doivent appartenir à des parents estimables.

Ces réflexions achevèrent de le décider à accepter leur offre; il éprouvait d'ailleurs un secret désir de voir cette femme qui cultivait elle-même l'intelligence de ses enfants, et qui savait leur inspirer de si bons sentiments.

Cependant, tout en causant ainsi, le voyageur avançait assez rapidement; mais il avait beau porter ses regards autour de lui, il ne voyait pas l'habitation que les enfants lui avait annoncée être si voisine.

Arrivé à un détour du chemin, il aperçut enfin un groupe de bâtiments dont une colline lui avait jusqu'alors dérobé la vue; c'était la demeure de M. et de Mme Maurice Rostan, les parents d'Emile et de Clara.

Cette habitation était située dans un vallon qui, pendant les jours d'été, devait offrir un aspect agréable et riant; mais le cours d'eau qui d'ordinaire embellissait le paysage était alors parsemé de glaçons, et les saules pleureurs qui

en bordaient la rive, penchaient languissamment leurs tiges flétries par le souffle du nord.

Auprès de la rivière, s'élevait un beau moulin anglais, que ses eaux faisaient mouvoir, et qui attenait à la maison d'habitation. Celle-ci n'était ni vaste, ni élégante, mais plaisait pourtant aux regards par la simplicité, par le bon goût de son architecture et par le soin avec lequel elle paraissait entretenue. Un jardin d'agrément, entouré d'une grille, la séparait de la grande route; ses dépendances s'étendaient assez loin et renfermaient des vergers, des bosquets, des pelouses que l'hiver avait dépouillés alors de leur fraîche et verdoyante parure.

La porte était entr'ouverte; Emile courut en avant, et Clara introduisit le voyageur dans une chambre du rez-de-chaussée qui servait sans doute de salle à manger, et qui frappait la vue par son extrême propreté.

La petite fille disparut, puis revint bientôt, tenant sa mère par la main. C'était une femme jeune encore, et vêtue avec simplicité, mais sans être régulièrement belle, elle produisait au premier aspect une impression douce et suave, car tout dans son visage, dans son regard, respirait la bonté la plus touchante. Il ne fallait la voir qu'un instant pour deviner les trésors de générosité, de sensibilité que renfermait son cœur.

Clara était venue à elle en lui disant qu'un étranger, excédé de fatigue, demandait à se reposer sous son toit, et, au lieu de la défiance qu'eussent peut-être éprouvée certaines personnes à la pensée de recevoir un inconnu, elle s'était sentie tout de suite remplie de sympathie

et de commisération pour celui que des circonstances malheureuses avaient peut-être forcé de se mettre en route par un temps si rigoureux. Aussi, quand elle entra dans la salle où se trouvait l'étranger, un sourire doux et bienveillant errait sur ses lèvres.

— Madame, lui dit le voyageur, pardonnez-moi la liberté que j'ai prise de pénétrer ainsi chez vous.

— Vous n'avez nul besoin de vous excuser, reprit-elle, ce serait fort triste d'être, en ce moment, exposé aux rigueurs du temps. Je suis bien heureuse de pouvoir vous offrir un abri; voyez avec quelle abondance la neige tombe; vos vêtements sont tout imprégnés d'eau; rapprochez-vous du feu, je vous en prie.

L'étranger obéit à cette invitation, et tandis que la flamme du foyer réchauffait ses membres engourdis, il jetait les regards autour de lui; il considérait avec attention cette jeune femme douce et affable dont les manières étaient empreintes à la fois de tant de simplicité et de dignité, et il lui semblait respirer dans cette demeure comme un parfum de paix et de bien-être.

— Oui, oui! se disait-il, on doit être heureux ici. Le bonheur n'est donc pas une insaisissable chimère; pourquoi aller le chercher si loin? pourquoi sacrifier à sa poursuite sa santé et son repos?

Il comprit ce que son silence avait d'étrange, et s'arracha à ses réflexions pour entamer la conversation avec la maîtresse du logis.

— Madame, lui dit-il, j'ai été fort heureux

de rencontrer vos enfants; ils sont charmants et remplis d'obligeance.

— Vous trouvez? fit la jeune femme en promenant un regard caressant sur Emile et Clara : vous êtes trop indulgent, monsieur, ils ne sont pas exempts des défauts de leur âge; mais, je le reconnais avec plaisir, ils ont un bon cœur, et ils ne restent jamais indifférents aux souffrances des autres.

— Cela tient sans doute aux bonnes pensées que vous avez, dès l'âge le plus tendre, fait germer dans leur cœur.

— Ah! monsieur, je n'ai pu que développer en eux les dons de la nature, et j'ai tâché surtout de leur apprendre, dès leurs premières années, à aimer et à prier Dieu; n'est-ce pas de là que découlent l'amour et la pitié pour les hommes?

— Oui, certainement, et je sais aussi que vous en faites les messagers de vos bonnes œuvres.

— Comment! fit la jeune femme en rougissant, Clara, vous a dit...

— Oui! oui, je n'ignore pas pourquoi ils se trouvaient sur la route par un si mauvais temps.

— A la campagne, quand on jouit d'une certaine aisance, on peut facilement être utile à de pauvres gens; il est une foule de choses qu'il leur est difficile de se procurer, et pour lesquelles nous ne nous imposons pas de grands sacrifices. Quand j'ai un pareil envoi à faire, je le confie volontiers à mes enfants; c'est une douce habitude qu'ils conserveront plus tard, je l'espère, et il me semble d'ailleurs que c'est attirer sur eux les bénédictions du Ciel.

— Ah! madame, si tout le monde partageait vos idées, ce serait un grand bienfait pour la société; chacun dans sa modeste sphère, contribuerait au bien-être général, et les riches comprendraient le noble emploi qu'ils doivent faire de leur superflu; mais il en est tant, hélas! qui méconnaissent leur mission.

— Monsieur, que dites-vous?... murmura Mme Rostan que ces éloges embarrassaient; aussi se trouva-t-elle heureuse de voir un léger incident donner un autre cours à la conversation.

La porte s'ouvrit pour donner passage à un enfant de trois ans environ, qui traînait derrière lui un petit cheval à roulettes; à la vue d'un inconnu, il alla se blottir auprès de Mme Rostan.

— Cet enfant est encore à vous? lui dit l'étranger en souriant au joli petit garçon.

— Oui, monsieur, il se nomme Alfred; c'est notre dernier-né, et il nous étourdit bien souvent de son tapage. Il a des instincts belliqueux; il ne rêve que tambours et trompettes; ses jouets favoris sont des sabres, des fusils, des boîtes de soldats; il range sans cesse ses armées en bataille.

— Vous en ferez plus tard un guerrier; il ira combattre et défendre sa patrie.

On eût dit que l'enfant comprenait les paroles de l'étranger, car ses yeux s'animèrent.

— Eh bien! reprit Mme Rostan, je ne sais si c'est de ma part un sentiment égoïste; mais, malgré l'éclat qui environne la gloire, je préfère pour mon fils une vie heureuse et ignorée. Ses goûts se modifieront sans doute plus tard; ce n'en est pas moins une chose surprenante que

de voir comment les aptitudes des enfants se révèlent dès leur jeune âge. Ainsi Emile paraît déjà comprendre les combinaisons du négoce, il aime à faire des transactions avec son frère et sa sœur; il sera facile, j'en suis sûre, de lui faire embrasser la profession de son père.

— C'est vrai, madame, j'ai souvent fait la même remarque; dans mon enfance, j'avais aussi une bonne mère qui veillait sur moi avec une vive sollicitude, et je l'effrayais beaucoup par mon penchant pour une vie aventureuse, pour des voyages lointains; ses tristes prévisions sur mon avenir n'ont été, hélas! que trop justifiées.

« J'eus le malheur de la perdre bien jeune encore : mon père ne lui survécut pas longtemps, et je quittai mon village natal pour entrer à Rouen dans une maison de commerce; mais je n'eus pas plutôt atteint ma dix-neuvième année, que je m'embarquai pour le Nouveau-Monde, réalisant ainsi les rêves de mon enfance.

» J'étais avide de contempler des contrées nouvelles; il me semblait que c'était un bonheur incomparable que de parcourir des pays lointains, de voir passer sous mes yeux des peuples inconnus, des productions étrangères. Cette perspective enflammait mon imagination, et d'ailleurs j'espérais au delà des mers une fortune rapide et brillante.

» J'ai éprouvé des jouissances bien vives en voyant apparaître à mes regards des paysages splendides, des cataractes écumantes, d'immenses déserts, de majestueuses forêts. J'ai contemplé enfin les spectacles les plus grandioses

qui puissent frapper les regards d'un homme; mais aussi que de fatigues! que de souffrances! que de regrets pour la patrie absente! et enfin que d'amères déceptions dans cette vie errante, agitée, et consacrée tout entière à poursuivre un but qui fuit sans cesse devant nous! »

— Je le comprends facilement : il y a dans cette existence quelque chose qui peut nous causer des impressions vives et agréables, mais fugitives et passagères, et qui sont bien loin de valoir la douce et calme uniformité d'une vie simple et paisible. Vous le savez mieux que personne, vous, monsieur, qui en avez fait la triste expérience, et pourtant que de jeunes gens se laissent ainsi séduire par de brillantes et trompeuses apparences.

— Quelques-uns voient parfois se réaliser leurs espérances, et voilà ce qui entraîne les autres. Quant à moi, ma vie n'a été qu'une suite de déceptions et d'infortunes. Il est peu d'hommes qui aient eu une destinée aussi bizarre que la mienne; je pourrai vous en convaincre en faisant passer sous vos yeux les divers incidents de mon existence ; mais je craindrai de fatiguer votre attention.

— Parlez, monsieur, je vous en prie, je vous écouterai avec infiniment de plaisir; tout ce que vous me dites m'inspire le plus vif intérêt.

— Comme je vous l'ai dit, mon goût pour une vie aventureuse se révéla dès mes premières années; si j'avais possédé encore mes parents, il est probable que l'attachement que je leur portais m'aurait retenu auprès d'eux ; mais leur mort prématurée me laissa sans guide, sans frein, libre de me livrer à tous mes penchants.

« En m'embarquant pour les Etats-Unis, mon projet était d'y faire le commerce, et j'emportai le modeste capital que je possédais. J'étais à peine débarqué à New-York, que je rencontrai un jeune français qui était employé chez un négociant. Loin de la patrie un compatriote est bientôt un ami ; il avait d'ailleurs beaucoup de vivacité, d'enjouement et une de ces physionomies franches, ouvertes, qui préviennent sur-le-champ en faveur d'un individu ; aussi, nous nous liâmes intimement, et un jour où l'hôtel que nous habitions était encombré de voyageurs, je lui offris de partager ma chambre, ce qu'il accepta volontiers.

» En m'éveillant, j'appelai mon compagnon ; il avait disparu. Ah ! me dis-je, il a eu besoin d'aller à ses travaux, et il aura voulu respecter mon sommeil ; j'ai résolu de sortir aussi pour vaquer à mes affaires ; mais quand j'allai pour prendre mon porte feuille que j'avais placé dans la poche de mon habit, je vis qu'il avait disparu. »

— C'est infâme !

— N'est-ce pas, madame, il est cruel de voir sa confiance ainsi trahie? Je restai d'abord atterré d'un pareil événement, puis je résolus de faire les démarches nécessaires pour retrouver le coupable ; mais il était trop tard ; il avait disparu, et s'était dérobé par la fuite au châtiment qu'il méritait. J'allai aussitôt faire ma déclaration à l'autorité et mon hôtesse vint l'appuyer, car la manière dont mon compagnon avait quitté l'hôtel, à quatre heures du matin, sans annoncer à personne son départ, prouvait bien la vérité de mes affirmations.

« On lança un mandat d'arrêt contre lui, et j'obtins du magistrat une attestation de vol dont j'avais été la victime, avec le signalement de celui qu'on supposait en avoir été l'auteur. Mon but était de le poursuivre partout de ma vengeance ; mais, hélas ! que pouvais-je sans appui, sans protection, isolé sur une terre étrangère! D'ailleurs avec mon portefeuille, toutes mes ressources avaient disparu, et je devais songer avant tout à pourvoir à mon existence. Tout commerce m'était désormais impossible ; je menai dès lors une vie rude et pénible ; je parcourus plusieurs provinces des Etats-Unis, et après avoir essayé sans succès plusieurs genres d'industrie, je me laissai un jour entraîner par quelques jeunes gens aventureux qui allaient à la chasse dans l'intérieur du pays.

» Nous traversâmes des contrées presque inhabitées, nous nous engageâmes dans d'immenses solitudes. Tout alla bien d'abord ; un gibier abondant tomba sous nos coups, et cette vie errante, malgré ses fatigues et ses dangers, n'était pas sans charmes pour moi ; mais un jour que je m'étais laissé emporter à la poursuite d'un bison, je fus séparé de mes compagnons, et comme je cherchais à les rejoindre, je tombai entre les mains d'une horde de sauvages. »

— Hélas ! quel dut être votre effroi.

— Oh ! oui, madame, je ne pourrais vous dire ce que j'éprouvai en me voyant au pouvoir de ces êtres féroces qui n'ont rien d'humain, leur aspect seul me glaçait déjà de terreur. Ils agitèrent bientôt la question de savoir ce qu'ils allaient faire de leur prisonnier ; je ne compre-



Je tombai entre les mains d'une horde de sauvages. (P. 16.)

nais point leurs paroles, mais je les devinais à leurs gestes. Le résultat de leur délibération n'était pas douteux; j'allais être immolé, quand une jeune fille vint implorer ma grâce. C'était la fille du chef de la tribu; un missionnaire, qui avait pénétré jusque dans ces solitudes, avait fait couler sur son front l'eau sainte du baptême, et ouvert son âme à des sentiments de pitié et d'humanité.

« On me laissa la vie, mais sans me rendre la liberté, et pendant les deux années que je passai au milieu de cette peuplade de sauvages, mon existence fut des plus misérables. Tantôt je les suivais à la chasse, et tantôt je les accompagnais dans leurs expéditions contre les autres tribus du pays. Il me fallut faire appel à tout mon courage pour supporter la vie parmi ces hommes grossiers et cruels, étrangers à toute civilisation.

» Un jour qu'ils avaient été mis en déroute, je parvins à m'enfuir, et animé par l'espoir de la liberté, je réussis, après des fatigues inouïes, à gagner une plantation habitée par des colons français.

» Ma présence y jeta d'abord l'effroi, car mon costume faisait deviner en moi un sauvage; mais à peine eus-je prononcé quelques mots, que mes compatriotes reconnurent leur erreur.

» J'étais brisé, anéanti; on eut pour moi les soins les plus empressés; ah! je bénirai toujours cette maison hospitalière, où pour la première fois depuis bien des années, je sentis l'espérance pénétrer dans mon cœur. Il m'est resté de mes hôtes un souvenir ineffaçable. C'était un homme

et une femme jeunes encore, mais dont le visage pâle et grave portait l'empreinte de grands et profonds malheurs. Cependant deux jolis enfants leur prodiguaient leurs caresses, et si des orages avaient marqué autrefois leur existence, ils paraissaient avoir trouvé dans cette solitude, au milieu de leurs travaux, sinon le bonheur, du moins des jours calmes et paisibles. Toutefois le souvenir de la patrie absente n'était point banni de leurs cœurs, car tous deux tressaillaient au seul nom de la France.

» La jeune femme était remplie de grâce et de distinction, tout dénotait qu'elle avait autrefois occupé un rang élevé dans la société. Jamais, même dans les causeries intimes du foyer, ni l'un ni l'autre ne laissa échapper son secret; mais parlait-on de dissipation, de folle prodigalité, elle baissait la tête, rougissait, et son regard semblait fuir celui de son époux. Je devinai qu'une grande fortune leur était de bonne heure échue en partage, qu'elle s'était fondue dans leurs mains, et qu'ils étaient venus alors chercher dans une autre patrie et des moyens d'existence et l'oùbli du passé. Toutefois le malheur ne les avait point désunis, et ils semblaient opposer aux coups de l'adversité, leur tendresse mutuelle comme un invincible bouclier.

» Malgré les douces jouissances que je goûtais au sein de cette famille, je ne sentais pas moins s'éveiller en moi le désir de revoir la France, j'abandonnai tous mes rêves ambitieux pour ne plus songer qu'à me retrouver aux lieux où s'étaient écoulées mes premières années. Mon seul désir était de reunir la somme néces-

saire pour effectuer la traversée. Mon hôte était lié intimement avec un négociant de Washingthon ; il me donna une lettre pour lui, et, grâce à cette recommandation, j'obtins une place dans ses bureaux. Mes appointements étaient modiques; mais, stimulé par le but que je poursuivais, je vivais avec la plus stricte économie et je parvins ainsi, en trois années à réunir un capital suffisant pour réaliser mon projet.

» Je traversai donc encore une fois les mers et je ne vous dirai pas, madame, tout ce que j'éprouvai d'émotion en mettant le pied sur le sol de la France : vous devez comprendre quel sentiment vif et impétueux s'empara alors de mon âme. Mais je ne pouvais m'abandonner entièrement à ces sensations si pleines de charme et de douceur, car le voyage avait à peu près épuisé toutes mes ressources et j'allais me trouver de nouveau aux prises avec toutes les nécessités matérielles de la vie. Toutefois avant de songer à me créer une position quelconque, j'ai voulu revoir mon village natal, la maison de mes parents, et voilà pourquoi je me suis mis en route par un temps si rigoureux. Mais j'abuse de votre indulgence; je regrette vraiment, madame, de vous avoir ainsi attristée par le récit de mes malheurs. »

— Vous m'avez vivement intéressée, monsieur, il est fâcheux seulement que mon mari soit absent, car il eût été très heureux de faire votre connaissance. Le pays vers lequel vous vous dirigez est-il encore bien éloigné d'ici?

— Non, madame, trois lieues à peine; c'est au village de Clairval que je suis né; j'étais parti de Rouen, croyant pouvoir effectuer faci-

ment le trajet à pied dans la journée; mais j'ai été vaincu par la fatigue et je renonce à y arriver aujourd'hui.

Les manières du voyageur étaient si dignes et si nobles, sa physionomie exprimait si bien la souffrance, que Mme Rostan se sentait de plus en plus attirée vers lui.

— Monsieur, lui dit-elle, voilà l'heure où nous faisons d'ordinaire une légère collation; veuillez, je vous prie, y prendre part.

Il refusa d'abord; mais elle insista avec tant de convenance et de délicatesse, qu'il finit par céder.

On plaça sur la table une bouteille de vin, du pain blanc, du fromage; puis, pour faire honneur à son hôte Mme Rostan y ajouta quelques gâteaux et des conserves de fruits.

Léopold Darbois (ainsi se nommait le voyageur), considérait avec complaisance le coup d'œil que présentait cette table couverte de mets frugaux et entourée de joyeux enfants au visage aimable et souriant. Il les vit se signer pieusement avant de prendre la nourriture qui leur était offerte, puis la recevoir des mains de leur mère en la remerciant avec politesse. Il ne pouvait se lasser de ce spectacle, et tout ce qu'il voyait dans cette maison le charmait de plus en plus.

Depuis longtemps des sensations aussi douces, aussi agréables n'avaient pas pénétré son âme. Ah! c'est que la vertu exerce un irrésistible ascendant sur tous les cœurs, et M. Darbois devait vivement subir cette influence, car il avait pu se laisser parfois entraîner par des élans d'une ardente imagination; mais il était

d'un naturel sensible, généreux, et d'ailleurs les circontances dans lesquelles il se trouvait le rendaient plus facile à toucher, à émouvoir. Quand il reportait sa pensée sur le chef de cette famille, il se prenait malgré lui à envier son bonheur; il eut souhaité de prolonger son séjour dans cette demeure hospitalière, et il lui semblait qu'en s'éloignant de ces lieux, il allait y laisser une partie de lui-même.

Cependant lorsque la neige eut cessé de tomber, et que le vent eut un peu calmé sa fureur, il parla de se retirer, et cette fois Mme Rostan n'insista pas pour le retenir; les convenances, aussi bien que les lois de la prudence, lui défendaient d'offrir une plus longue hospitalité à un homme qui lui apparaissait, il est vrai, sous un jour favorable, mais qui n'était encore qu'un inconnu pour elle. Toutefois leurs adieux furent pleins de cordialité, et Mme Rostan l'engagea à diriger souvent sa promenade vers le moulin d'Orbeval pendant qu'il habiterait le pays.

M. Darbois se remit en marche, et, parvenu à un village voisin, il s'arrêta devant une auberge d'assez bonne apparence, à l'enseigne du Cheval-Blanc. Il demanda à y passer la nuit et l'on y consentit d'autant plus volontiers qu'il ne s'y trouvait en ce moment qu'un voyageur.

On leur servit à souper, et pendant le repas la conversation s'engagea entre eux. Léopold était, comme nous l'avons vu, d'un naturel confiant et expansif, il ne tarda pas à initier son compagnon aux secrets de son aventureuse existence.

Il aurait bien voulu obtenir de lui quelques

détails sur la famille dans laquelle il avait passé de si agréables instants, mais le voyageur était étranger au pays et ne pouvait rien lui apprendre.

Il pensa que l'hôtesse pourrait mieux le satisfaire ; aussi comme elle se présentait pour desservir la table, il entama l'entretien avec elle en lui demandant si elle connaissait une jeune femme qui l'avait reçu avec beaucoup de bienveillance dans une maison isolée, située à peu de distance, où le mauvais temps l'avait forcé à chercher un abri.

— Oui, Monsieur, reprit-elle, je sais de qui vous voulez parler, c'est sans doute de Mme Maurice. Elle est fort gentille, en effet; personne de plus doux, de plus aimable; elle a toujours une bonne parole à vous dire. J'y vais assez souvent pour affaire, et, je le dis quelquefois à mon mari, c'est un vrai trésor qu'une femme comme celle-là ; toujours la même gaîté, la même égalité d'humeur. Il faut voir comme elle élève bien ses enfants ; pas de verge ni de pain sec, allez; ils la chérissent, et pourtant d'un regard elle sait les faire obéir. C'est Mme Maurice qui les instruit elle-même, car ce n'est pas une ignorante paysanne, mais une demoiselle de la ville qui a des talents, qui a reçu beaucoup d'éducation, ce qui ne l'empêche pas d'être très laborieuse et de s'occuper activement des soins de son ménage.

— Je ne m'étais donc pas trompé, car c'est ainsi que je l'avais jugée ; et son mari est-il aussi bien ?

— C'est un homme estimable, un bon père de famille, mais il ne me plaît pas autant. Il n'a

pas la même franchise, la même cordialité, et quoiqu'il possède tout ce qu'il faut pour être heureux, il a, par moments, un air sombre et soucieux. Il est vrai que quand il parle de sa femme et de ses enfants, son visage s'éclaire toujours. En revenant de voyage, il s'arrête souvent ici; il me demande alors si tout le monde va bien chez lui, et quand je lui dis que madame et les enfants viennent de passer en bonne santé, il paraît tout rassuré; on dirait qu'il redoute toujours un malheur. C'est, je pense, un de ces esprits inquiets qui ne savent pas profiter des jouissances présentes et qui se préoccupent sans cesse de l'avenir.

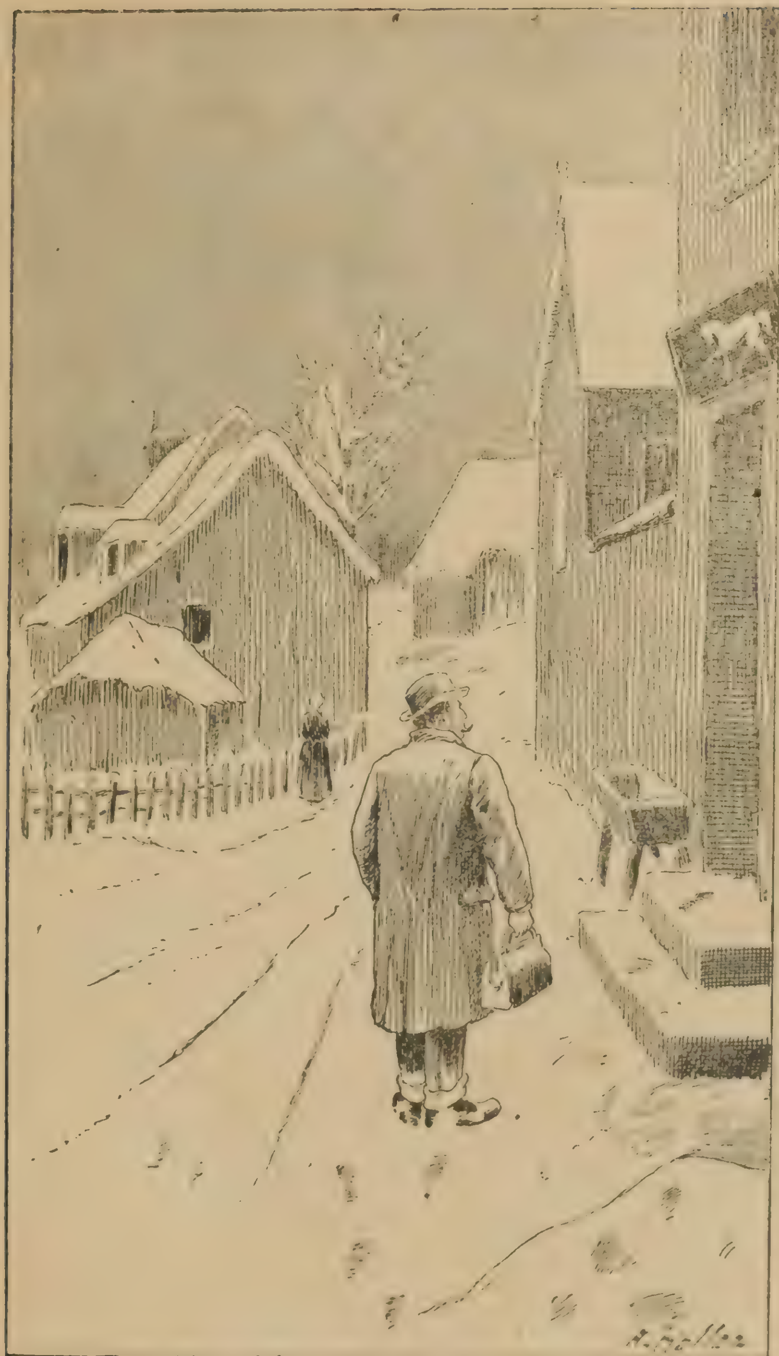
— Connaissez-vous sa famille? est-il étranger à cette contrée?

— Je crois que son pays n'est pas très éloigné d'ici; il était déjà marié quand il est venu s'établir au moulin d'Orbeval.

M. Darbois, satisfait d'avoir obtenu les renseignements qu'il désirait, remercia son obligeante hôtesse; puis il alla prendre du repos, afin de puiser les forces nécessaires pour accomplir le trajet qui lui restait encore à faire.

II. — LE RETOUR AU PAYS.

Le lendemain, Léopold Darbois se mit en route de grand matin; le temps était plus beau que le jour précédent. La neige ne tombait plus, et le soleil, qui brillait d'un éclat assez vif, faisait fondre les lames de glace suspendues en fes-



Il s'arrêta devant une auberge d'assez bonne apparence. (P. 24.)

tons au feuillage des arbres, aux toits des maisons.

Le voyageur marchait d'un pas ferme et alerte, savourant d'avance les sensations délicieuses qu'il allait éprouver à l'aspect du village natal. Son cœur battait violemment à la pensée de revoir ces lieux qui, depuis dix ans, n'avaient pas frappé ses regards et qui tant de fois avaient rempli sa pensée pendant ses fièvreuses nuits d'agitation et d'insomnie.

A mesure qu'il s'approchait de Clairval, tous les lieux qu'il apercevait réveillaient en lui mille souvenirs : c'est là qu'il avait dirigé autrefois ses promenades avec sa mère, avec ses amis, rien ne lui était inconnu, rien ne passait inaperçu pour lui. Quelques constructions nouvelles s'étaient élevées çà et là ; mais la nature ne change pas d'aspect ; après une si longue absence il retrouvait le même paysage qu'il avait contemplé dans les jours de son enfance ; il reconnaissait jusqu'à l'humble ruisseau qui allait mêler son écume argentée à l'onde transparente de la rivière.

Malgré sa fatigue, M. Darbois pressa le pas, et il arriva enfin au sommet d'une colline d'où l'on apercevait à peu de distance le village de Clairval, composé d'un groupe de maisons irrégulièrement bâties, au milieu desquelles s'élevait le modeste clocher de l'église.

Le jeune voyageur s'assit sur un tronc d'arbre, promenant partout ses regards, ouvrant son cœur à la douce émotion que cette vue éveillait en lui; mais bientôt une pensée douloureuse traversa son esprit. Quand, dix années auparavant, il avait abandonné son pays natal,

c'est là qu'il s'était arrêté pour le contempler une dernière fois; mais alors il s'abandonnait aux illusions les plus séduisantes, il rêvait une fortune brillante, et que lui restait-il de ces enivrantes chimères? rien... rien que des regrets et de douloureux souvenirs.

Que n'est-il encore à ces jours de la vie où l'espérance brillait si radieuse à ses regards! que n'a-t-il encore la force et la vigueur qu'il possédait alors! s'il pouvait se replacer sur le seuil de la vie avec l'expérience qu'il a si péniblement acquise, comme il profiterait de tous ces trésors de force et de jeunesse qu'il dédaignait, et qu'il a si follement prodigués!

Il laisse tomber sa tête dans ses mains et reste quelque temps plongé dans ses réflexions; mais bientôt son regard se ranime. Eh quoi! lui qui a bravé tant de dangers, supporté tant de fatigues, il se laisserait aller au découragement, au moment d'atteindre le but de tous ses efforts, de tous ses désirs! ce serait une lâcheté! Il se relève, poursuit sa marche d'un pas assuré et touche bientôt aux premières maisons du village.

En passant devant une habitation aux murs blancs, tapissés de vignes, il s'inclina pieusement, en proie à un profond attendrissement. C'est là qu'il est né et qu'il avait recueilli le dernier soupir de ses excellents parents.

Le jeune voyageur se trouva bientôt auprès de l'église rustique qu'entourait l'asile des morts, où reposaient ceux dont les caresses avaient égayé son enfance. Il y pénétra avec un pieux recueillement et chercha les deux croix jumelles qui marquaient leur sépulture; mais, hélas!

leur fils n'avait point été là pour veiller à leur conservation ; elles tombaient en débris, et l'inscription en était devenue presque illisible. Léopold Darbois s'agenouilla, murmura une prière ; puis il s'arracha à ce lieu si plein de regrets et de souvenirs, et se mit à parcourir les rues du village.

Il avait beau porter ses regards autour de lui, tous les visages lui étaient inconnus ; ah ! c'est que pendant ses longues années d'exil, ceux qu'il avait vus enfants autrefois étaient entrés dans l'adolescence, et la neige avait couvert les cheveux de l'homme mûr.

Les habitants le considéraient avec curiosité, se demandant quel était cet homme pâle, amaigri, qui paraissait prêter tant d'attention à ce qui l'entourait.

Léopold Darbois se sentait triste et abattu, en voyant qu'il n'était plus qu'un étranger dans ce petit coin de terre où il avait passé les plus belles années de sa vie.

Absorbé dans ses pensées, il s'assit à l'écart, sur un banc de pierre ; il y était depuis un instant, quand un homme grand et robuste vint à passer à quelques pas de là. M. Darbois jeta sur lui un rapide coup d'œil, puis il s'écria :

— Cousin Garrot, ne me reconnaissez-vous pas ?

L'individu, ainsi interpellé, se retourna, et regarda fixement l'étranger :

— Mon Dieu ! non, s'écria-t-il, je ne me rappelle pas vous avoir jamais vu ; quel est donc votre mon ?

— Comment ! vous m'avez oublié, moi Léopold Darbois ?

— Quoi, vous êtes Léopold? ah! je vous remets maintenant; nous étions bons amis autrefois; il faut avouer que vous êtes terriblement changé. Il y a bien longtemps aussi que vous nous avez quittés ; je me souviens encore du jour où vous nous avez fait vos adieux. Vous voilà donc revenu de ce pays où l'on raconte tant de merveilles; c'est bien beau de faire fortune; mais tout le monde n'aurait pas le courage de s'expatrier ainsi. N'êtes-vous pas content de vous retrouver au pays, de revoir les anciens amis, les vieilles connaissances?

— Oui, certes! c'est un bonheur que je désire depuis longtemps; mais parlons de vous maintenant; qu'avez-vous fait pendant mon absence?

— J'ai épousé la fille de Pierre Gervais, le marchand de bois, et j'ai repris son commerce; il y a déjà neuf ans que je suis marié, et j'ai trois enfants. Dieu merci! mes petites affaires vont assez bien; ce n'est pas que j'aie souvent des ennuis; le soin d'une famille donne bien des soucis, des embarras; les choses ne vont pas toujours comme on le désire.

Garrot passa son bras sous celui de Léopold, et ils s'éloignèrent ensemble. Le marchand de bois était doué d'une grande loquacité; il entretint longuement son parent de ses entreprises, de ses projets, sans lui laisser le temps de placer un mot, de sorte qu'après une longue conversation avec lui, il ne savait absolument rien des infortunes du jeune voyageur.

C'était un de ces esprits vifs et irréfléchis qui adoptent la première idée qui se présente à eux; il voyait son cousin revenir d'une contrée

lointaine dont il se faisait une idée extraordinaire ; il en conclut sur-le-champ que Léopold était riche, excessivement riche, et comme il se piquait d'être très fin, très adroit, il regarda comme une excellente affaire de se mettre dans ses bonnes grâces.

Aussi quand Léopold lui parla de se retirer, et lui demanda de lui indiquer une auberge :

— Non, non, s'écria-t-il, nous ne nous quitterons pas ainsi ; vous n'avez pas de plus proche parent que moi ; vous allez descendre dans ma maison ; j'ai une chambre pour vous recevoir.

Léopold Darbois fut surpris et heureux d'un accueil si empressé ; il suivit son parent qui le conduisit à une habitation d'assez belle apparence, et l'introduisit dans une salle basse où une femme travaillait auprès d'une fenêtre. Elle était jeune encore, mais son visage manquait complètement d'expression et d'agrément.

— Clarisse, lui dit son mari, je vous présente M. Darbois, un de mes cousins qui a quitté le pays depuis longtemps, pour aller faire fortune en Amérique.

A ces mots magiques, la jeune femme sourit de son air le plus aimable, souhaita la bienvenue au voyageur, et s'empressa de servir des rafraîchissements.

Tout à coup on entendit un grand vacarme dans le corridor.

— Ah ! mon Dieu, fit la maîtresse du logis, voilà les enfants qui rentrent ! c'est fini ! il n'y a plus de repos, plus de tranquillité !

Comme pour confirmer sa prédiction, une enfant d'une huitaine d'années, les yeux pleins de larmes et les vêtements en désordre, ouvrit

brusquement la porte, et, sans voir l'étranger, s'avança vers sa mère en s'écriant :

— Maman, Juliette m'a égratignée.

— Venez ici, Juliette, fit Mme Garrot d'une voix aigre et menaçante.

Et à ces injonctions,on vit paraître une petite fille un peu plus jeune qui, montrant sa robe ne lambeaux, s'écria à son tour :

— C'est Rosalie qui a déchiré ma robe.

— Non! non! elle ment, reprit sa sœur; ce n'est pas moi, c'est Eugène.

La dispute allait continuer, s'échauffer de plus en plus, quand Garrot s'écria d'une voix tonnante :

— A la porte les enfants! à la porte!

Leur mère les suivit en grondant, et en accompagnant ses paroles de gestes expressifs, dont le bruit se méla à celui de leurs pleurs et de leurs cris.

— Eh bien! fit le cousin de Léopold, en se retournant vers lui, que vous en semble? voilà un échantillon des agréments de la vie de famille.

Le jeune homme ne répondit point; mais sa pensée se reporta aussitôt sur le tableau charmant de paix et de bonheur qui avait frappé ses regards au moulin d'Orbeval.

L'heure du repas ramena les enfants à table; les traces de leurs larmes avaient disparu, leurs visages avaient repris un peu de calme et de sérénité; elles étaient pour le moment tout entières à la curiosité que leur inspirait le nouveau venu, et cette fois elles étaient accompagnées de leur frère Eugène qui pouvait avoir quatre ou cinq ans environ.

D'ordinaire l'enjouement, la fraîcheur donnent à la physionomie de l'enfance un charme indéfinissable; mais il n'en était point ainsi pour Juliette et Rosalie : l'expression maussade et peu intelligente de leurs visages empêchait les regards de s'arrêter sur elles avec plaisir; d'ailleurs leurs manières communes, le ton criard de leurs voix inspiraient l'éloignement, et indiquaient bien vite une éducation négligée.

Léopold Darbois les vit avec étonnement plonger leurs doigts dans le sauce, et attirer à elles, malgré les regards sévères de leur mère, les meilleurs morceaux des mets qui étaient servis. Mme Garrot ne leur épargnait pourtant ni les gronderies, ni les brutalités; mais elles paraissaient s'en soucier fort peu.

Quelques heures s'étaient à peine écoulées, depuis son entrée dans la maison de son parent, que déjà Léopold s'était formé une opinion sur la maîtresse du logis. Il n'avait pas tardé à reconnaître en elle une de ces femmes vulgaires, sans délicatesse, sans élévation d'esprit, inhabiles même à remplir cette douce et sainte mission que la Providence a départie aux mères de famille. Toutefois il se disait que cette enveloppe grossière cachait peut-être une réelle bonté de cœur, car il n'avait qu'à se louer de l'accueil que les deux époux lui faisaient, et c'est avec un vif empressement que tous deux le prièrent d'accepter leur hospitalité pour le temps qu'il passerait à Clairval.

M. Darbois se trompait cependant en attribuant leurs instances à des motifs de générosité; nous avons vu déjà quel était le mobile de leur conduite.

Garrot, pour se donner de l'importance, ne manqua pas d'annoncer avec emphase le retour de son riche parent ; ce bruit se répandit rapidement dans le village, chacun y ajouta différentes circonstances et bientôt il ne fut plus question que de l'intrépide voyageur qui avait rapporté d'Amérique plusieurs millions. Aussi le lendemain, quand Léopold se présenta chez ses amis d'autrefois, il y fut accueilli avec la plus grande cordialité. C'était à qui le féliciterait, et lui ferait accepter une invitation.

M. Darbois, qui n'avait rien dit pour faire naître cette opinion dans l'esprit de ses compatriotes, ne cherchait pas non plus à la leur enlever, et il en recueillait les avantages.

A part les ennuis que lui causaient les scènes désagréables dont il était parfois le témoin, il se trouvait assez bien de son séjour dans la maison du cousin Garrot. La jeune femme dissimulait pour lui sa mauvaise humeur habituelle ; elle se montrait même prévenante, obligeante à son égard ; c'est que la présence d'un cousin millionnaire dans sa maison flattait son orgueil ; elle espérait d'ailleurs y trouver quelque profit, car la cupidité était l'un des traits distinctifs de son caractère.

— Oui ! oui ! se disait-elle, quand il ira à la ville, il ne peut faire moins que de rapporter un costume neuf pour moi, pour mes enfants, et, s'il est un peu généreux, il me fera certainement présent de quelque bel ameublement.

Cependant Léopold Darbois n'oubliait pas la promesse qu'il avait faite à Mme Maurice Rostan, et, après avoir consacré quelques jours à ses amis de Clairval, il profita d'une belle matinée

de décembre, pour se rendre au moulin d'Orbeval. Il lui tardait de revoir l'aimable famille qui avait fait sur lui-même si vive impression.

En apercevant de loin les murs blancs de la maison hospitalière, il éprouva une douce sensation de bien-être et de plaisir. Les enfants jouaient gaîment devant l'habitation ; à sa vue ils poussèrent un cri de joie, et s'élancèrent à sa rencontre, comme vers un ami qu'on est heureux de revoir.

M. Darbois serra leurs petites mains dans les siennes et leur demanda s'il pouvait parler à leur mère. Mme Rostan qui avait entendu les exclamations de ses enfants, arrivait à cet instant, et, comme la première fois, Léopold trouva en elle cette politesse affable, cordiale, qui nous charme d'autant plus qu'elle n'est qu'un rayonnement de la bonté du cœur.

— Cette fois, lui dit la jeune femme, vous verrez mon mari ; car il est à la maison, et il sera libre dans quelques instants.

Quoique la maîtresse du logis fût très simple dans ses manières, dans ses habitudes, elle avait un langage choisi qui révélait bien vite un esprit cultivé, une éducation soignée. Elle se montrait constamment pleine de naturel, de sensibilité, et jamais elle ne laissait échapper quelques-uns de ces traits piquants qui peuvent un moment plaire et amuser, mais qui causent toujours une impression pénible.

Léopold Darbois s'abandonnait au charme qu'il trouvait dans sa société, quand le maître du logis parut. C'était un homme dans toute la force de l'âge encore, et dont l'extérieur était loin d'être désavantageux. Son visage ne man-

quait pas de distinction, et dénotait une certaine intelligence; mais son front était grave et soucieux.

— Mon ami, lui dit la jeune femme, je t'ai parlé d'un voyageur qui, surpris par le mauvais temps, a accepté notre hospitalité, il a bien voulu aujourd'hui revenir nous consacrer quelques heures.

— C'est très aimable à lui, fit M. Rostan en s'inclinant devant l'étranger, et en l'invitant du geste à se rasseoir.

M. Darbois attachait sur lui un regard attentif et pénétrant; tout à coup il tressaillit; on eût dit qu'une violente commotion l'agitait soudain, et qu'une pensée étrange et douloureuse traversait son esprit. Cependant il parut faire un effort sur lui-même; pour dissimuler son trouble, il rompit le silence, et promenant ses regards autour de lui :

— Vous habitez là, dit-il, un séjour qui doit être charmant l'été.

— Oui, reprit M. Rostan d'un air sombre, il est assez agréable en effet; nous y vivons seuls en paix et loin du monde; voilà pourquoi il me plaît surtout.

— Oh! fit la jeune femme en souriant, tu feras croire que tu es un vrai misanthrope; nous avons choisi cet emplacement parce qu'il est très favorable au genre d'industrie que tu voulais exercer; mais si j'ai un reproche à lui faire, c'est son isolement, et j'ai été bien aise d'apprendre que quelques habitations doivent s'élever dans notre voisinage.

— Effectivement, reprit M. Darbois, l'homme n'est pas né pour la solitude; il sent constam-

ment le besoin d'épancher au dehors ses idées et ses sentiments; mais je comprends, monsieur, qu'avec un intérieur comme le vôtre, on s'occupe peu, du reste, de la société; est-il besoin de chercher ailleurs des jouissances, quand on trouve autour de soi tout ce qui fait le charme et l'agrément de la vie?

M. Rostan baissa la tête sans répondre; son regard semblait fuir celui de son interlocuteur. Il y avait entre ces deux hommes un air de gêne et de contrainte que la jeune femme remarqua avec étonnement. Elle l'attribua à la froideur du caractère de son époux, et elle chercha à ranimer la conversation.

— Maurice, dit-elle au maître du logis, sais-tu que monsieur a fait de lointains voyages; il arrive d'Amérique.

— D'Amérique! répéta M. Rostan avec un léger tressaillement dans la voix.

Ce mouvement n'échappa point à Léopold Darbois, il parut prendre une énergique détermination, et il reprit d'un ton ferme :

— Oui, monsieur, j'arrive des Etats-Unis, et j'ai raconté à madame toutes les péripéties de ma douloureuse existence; je lui ai dit comment j'ai été dépouillé de toutes mes ressources par un misérable qui s'en est servi peut-être pour arriver à la fortune. Mais, continua-t-il avec feu, celui-là je saurai bien l'atteindre partout où il se trouve; j'ai entre les mains des preuves qui me permettent de le couvrir de honte et de déshonneur. Un secret pressentiment me dit qu'il a repassé les mers; je suis décidé à le poursuivre partout de ma vengeance.

— Ah! reprit la jeune femme, vous venez

de prononcer là, un mot indigne d'une âme généreuse.

— Comment! madame, il faudrait le laisser jouir dans l'impunité du fruit de son indigne action!

— Soyez certain qu'il est plus à plaindre que vous ; il a été vil et infâme, et le cri de sa conscience doit être pour lui un continuel tourment ; abandonnez ces pensées de haine et de vengeance qui doivent porter le trouble dans votre esprit. Maintenant que votre patrie vous est rendue, que vous respirez de nouveau l'air natal, abandonnez-vous aux sentiments de paix et de bonheur qui doivent remplir votre âme tout entière. Vous vous épuiseriez sans doute en vaines recherches pour découvrir celui que vous voulez trouver. Peut-être est-il mort, et quand même il habiterait la France, est-il probable que vous le rencontriez jamais?

— Ah! madame, qui sait? la Providence le placera peut-être sur mes pas. Je sens qu'alors je n'aurai point de pitié pour lui : la pensée de toutes les souffrances que j'ai eu à subir se réveillerait dans mon esprit, pour ajouter à mon ressentiment. Vous ne pouvez me comprendre, madame, vous dont l'âme est toute de mansuétude et d'indulgence.

En disant ces mots, Léopold Darbois se leva pour s'éloigner, et Mme Rostan n'insista point pour le retenir; quant à son mari, il essaya de balbutier quelques mots; il était pâle, immobile, le regard morne et fixe, et c'est en vain qu'il s'efforçait de cacher son trouble et son agitation.

Lorsque M. Darbois se trouva sur la route,

il se mit à marcher à pas précipités, mille idées confuses tourbillonnaient dans son esprit.

A l'aspect du propriétaire du moulin d'Orbeval, il s'était dit sur-le-champ que ce n'était pas la première fois qu'il se trouvait en sa présence, et en interrogeant ses souvenirs, il avait cru reconnaître en lui le jeune Français dont la rencontre lui avait été si fatale; mais il comprenait lui-même toute l'invraisemblance de ses soupçons. Comment cet homme à l'âme basse et vile serait-il devenu un négociant estimé? comment se trouverait-il uni à une femme aussi vertueuse que distinguée? D'ailleurs, le nom qu'il portait déconcertait ses suppositions, car il ne l'avait entendu appeler que M. Maurice par l'hôtesse du Cheval-Blanc. Pourtant, ce n'était point une illusion, il y avait une ressemblance frappante entre celui qui l'avait dépouillé, et l'homme qu'il venait d'avoir sous les yeux. Et puis son trouble et l'altération de ses trais n'étaient-ils point des indices accusateurs qui s'élevaient contre lui?

Léopold éprouvait le besoin de mettre un terme à une pareille situation. Il passait en ce moment devant l'auberge où il avait logé peu de jours auparavant; il résolut d'y entrer, espérant obtenir quelque renseignement qui vint dissiper ses doutes, ses incertitudes.

En effet, il trouva l'hôtesse aimable, bienveillante et toute disposée à lier conversation avec lui; aussi aborda-t-il bien vite le sujet qui l'intéressait tant.

Mais la brave femme ne connaissait rien des antécédents de M. Maurice; elle ignorait complètement quelle avait été son existence

avant qu'il vint s'établir dans son voisinage.

Léopold lui demanda alors si Maurice était bien le nom réel du propriétaire du moulin d'Orbeval.

— Mais, je le pense, fit-elle assez surprise de cette question ; s'il en était autrement, pourquoi le porterait-il ?

— Ce pourrait n'être qu'un prénom.

— Je ne sais, monsieur, il est connu ainsi dans toute la contrée; jamais je ne l'entends appeler autrement. Jacques, dit-elle à un garçon qui entrait en ce moment, voilà un monsieur qui désire savoir si M. Maurice ne porte pas un autre nom.

— Mais oui, reprit celui-ci, j'ai souvent porté des paquets chez lui, et ils avaient pour adresse : « A M. Maurice Rostan. »

— Rostan ! répéta Léopold d'une voix vibrante.

Et il s'enfuit à pas précipités, au grand étonnement de l'hôtesse qui se demandait vainement la cause d'une conduite si étrange.

Ah ! c'est que ce nom avait été pour lui une révélation soudaine et terrible ; il n'en pouvait plus douter ; il avait retrouvé l'homme à qui il devait tous les malhaurs de sa vie.

— Eh quoi ! se disait-il, il vit heureux, considéré, et moi je suis pauvre, isolé... et je pardonnerais !... non, non, je dévoilerais sa conduite, je le couvrirai de honte et d'infamie.

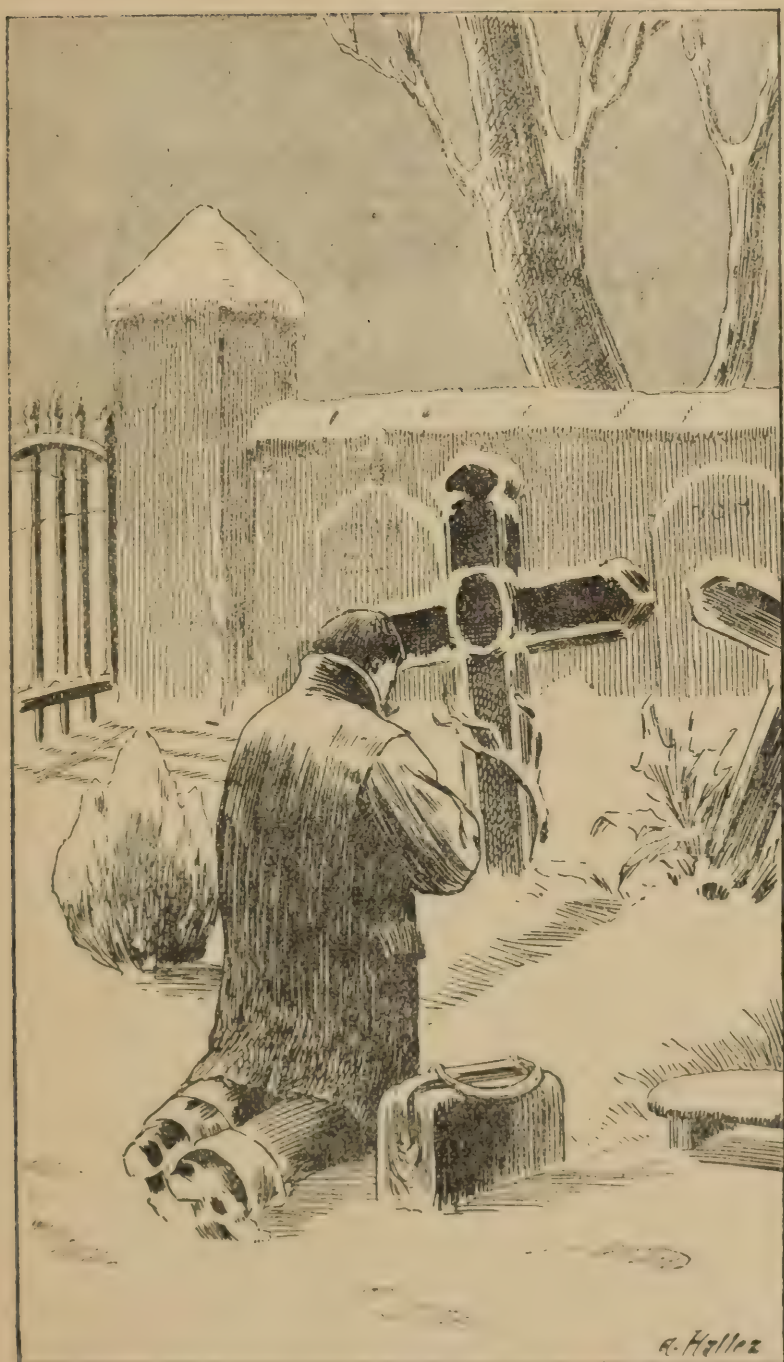
Un instant même, il eut la pensée de retourner sur ses pas, et d'aller faire éclater son indignation en présence de Mme Rostan ; mais la réflexion le calma peu à peu, et il se décida a reprendre le chemin de Clairval.

Quand il arriva chez son cousin, il trouva la maîtresse du logis de fort mauvaise humeur; il s'en inquiéta peu, présumant que quelque méfait avait sans doute été commis par les enfants. Au repas du soir, la chère fut très maigre, et Mme Garrot n'ouvrit la bouche que pour se plaindre de la rigueur du temps, de la cherté des aliments.

Jusqu'alors on s'était conduit très poliment à l'égard de Léopold; ce jour-là on dérogea complètement aux habitudes ordinaires, mais il n'y prit pas garde, car il était trop préoccupé de la découverte qu'il venait de faire. Les jours suivants, les choses en vinrent à un tel point qu'il fut bien obligé de s'en apercevoir; sans se montrer aussi ouvertement hostile que sa femme, Garrot témoignait par son silence qu'il approuvait sa conduite.

Voici ce qui avait si rapidement modifié les dispositions des deux époux; dans son premier passage à l'auberge du Cheval-Blanc, nous avons vu que Léopold Darbois s'était longtemps entretenu avec un étranger à qui il avait confié les souffrances, les déceptions qu'il avait éprouvées. Or c'était un voyageur de commerce qui se trouvait en ce moment à Clairval. Ayant entendu parler beaucoup du riche étranger qui avait rapporté d'Amérique une fortune immense, il avait demandé sur lui quelques détails et n'avait pas tardé de se convaincre qu'il n'était autre que l'individu dont il avait reçu les confidences quelques jours auparavant.

Il s'était dit sur-le-champ que les habitants étaient dupes d'une adroite mystification, et, fier d'être mieux instruit qu'eux tous, il n'avait



Léopold Darbois s'agenouilla, murmura une prière ;
puis il s'arracha à ce lieu si plein de regrets et de souvenirs.
(P. 28.)

pas tardé à faire connaître toutes les particularités que Léopold Darbois lui avait révélées.

Cette nouvelle rumeur s'était propagée aussi rapidement que la première, et le revirement avait été complet et soudain. N'était-ce pas une bonne aubaine pour les colporteurs de nouvelles, que de pouvoir raconter comment la fortune attribuée au jeune Darbois n'existait que dans l'imagination des bonnes gens de Clairval?

Aussi un jour que Mme Garrot causait avec une de ses voisines, celle-ci lui fit part du bruit qui circulait dans le village.

— Ah! s'écria la jeune femme, je m'en étais bien doutée : je l'avais dit déjà à mon mari qui ne voulait pas en convenir. A-t-il la mine et le costume d'un homme riche? et puis d'ailleurs, serait-il arrivé ici à pied, dans un si mince équipage? il veut faire de nous ses dupes; mais qu'il ne compte pas être plus longtemps logé et hébergé pour rien!

En rentrant chez elle, elle se hâta d'apprendre cette nouvelle à son mari qui y crut facilement, car à l'enthousiasme du premier moment avait succédé la réflexion, et quelques indices lui avaient fait déjà soupçonner la vérité. Clarisse n'eut pas de peine à lui faire partager ses idées : il n'était pas plus disposé qu'elle à offrir un asile sous son toit à un parent pauvre et malheureux. L'influence de sa compagne avait depuis longtemps éteint en lui toute idée de générosité.

Les deux époux convinrent donc de chercher par tous les moyens possibles à dégoûter Léopold du séjour de la maison; mais nous avons vu comment ses douloureuses préoccupa-

tions le rendaient insensible à toutes les petites tracasseries qu'on lui suscitait. Mme Garrot s'en aperçut, et résolut de brusquer le dénoûment d'une aventure qui avait duré déjà trop longtemps à son gré.

Dans un moment où toute la famille était réunie :

— Monsieur, dit-elle à son parent, nous serions bien aises de savoir quand et comment vous comptez vous établir.

— Que voulez-vous dire? s'écria-t-il avec vivacité.

— Rien de plus simple. Nous désirons connaître vos projets d'avenir ; vous ne pensez pas sans doute demeurer ici indéfiniment ; nous ne sommes pas riches, nous ne vivons qu'en travaillant, et il nous faut songer à nos enfants.

M. Darbois bondit sur sa chaise.

— Je comprends, dit-il ; mais soyez tranquille, dès aujourd'hui je quitterai votre maison ; mon intention n'a jamais été d'abuser de votre hospitalité ; vous voudrez me dire à combien se montent les frais de mon séjour chez vous.

La jeune femme croyait qu'une telle fierté n'est que l'apanage de la richesse ; elle craignit un moment de s'être méprise : elle se radoucit subitement, et essaya de balbutier quelques excuses ; mais il était trop tard, le coup était porté, et Léopold Darbois se sentait indigné de tant de bassesse et d'égoïsme.

Il se leva précipitamment ; son cousin s'élança comme pour le retenir ; mais il le repoussa du geste.

— Ah ! s'écria-t-il, vous m'avez cru riche, et vous avez voulu exploiter ma fortune ; main-

tenant que vous connaissez ma véritable situation, au lieu d'en être touchés, vous me repoussez loin de vous de la façon la plus outrageante; c'est une conduite lâche et indigne dont je conserverai un éternel souvenir.

En disant ces mots il disparut, laissant les deux époux plongés dans la stupeur et l'étonnement.

III. — UNE GÉNÉREUSE RÉSOLUTION.

Ainsi qu'il arrive à tous ceux qui sont victimes de l'injustice des hommes, M. Darbois avait le cœur ulcéré; il accusait la société tout entière. Son instinct le porta donc à s'éloigner du village, à se diriger vers un endroit solitaire. Après avoir marché quelque temps, il se trouva à l'entrée d'un bois où de grands chênes et des hêtres gigantesques entrelaçaient leurs rameaux desséchés.

Ce lieu sombre et désert lui parut en harmonie parfaite avec les pensées qui l'agitaient; il s'y engagea, et, après avoir erré quelque temps à travers ses sentiers, il parvint à un carrefour où il s'assit sur un tronc d'arbre, morne et anéanti.

Tout à coup, il fut arraché à ses réflexions par un bruit qu'il entendit à quelques pas de lui; il se retourna et aperçut M. Rostan que la même disposition d'esprit avait conduit sans doute dans ce lieu solitaire.

Celui-ci s'avança vers M. Darbois qui recula vivement; la pensée ne lui vint pas que le hasard seul avait amené là celui qui avait tant d'intérêt à sa perte. Il frémit, et s'écria d'une voix éclatante :

— Est-ce un guet-apens? est-ce à ma vie que vous en voulez?

— Que croyez-vous? fit M. Rostan; je ne suis point un assassin.

— Vous êtes un voleur du moins!

— Un voleur! ah! prenez garde à vos paroles.

— En vous débarrassant de moi, vous feriez disparaître un secret terrible, car vous n'êtes autre que cet aventurier français qui me dépouilla de toutes mes ressources. Je vous reconnais; vos traits me sont restés gravés dans l'esprit, et j'ai conservé soigneusement les témoignages qui vous accusent. Vous êtes riche, estimé, et, si je le veux, dans quelques jours, vous serez flétri dans l'opinion publique.

A ces paroles accablantes, M. Rostan baissa la tête, et, d'une voix calme mais profondément triste, il murmura :

— Monsieur, je ne savais point vous trouver ici, mais puisque nous voilà en présence, sans témoin, asseyez-vous quelques instants, et veuillez m'écouter.

« Je ne chercherai point à nier l'acte que vous me reprochez; j'avoue que j'ai été coupable, indignement coupable; mais vous seriez désarmé si vous saviez combien ce souvenir a répandu d'amertume sur ma vie si heureuse en apparence, si vous saviez que de cruels regrets sont venus m'assaillir; ah! ce fatal souvenir a

empoisonné mes joies les plus douces. Que de fois j'ai désiré sacrifier ma fortune entière pour recouvrer la paix de l'âme, l'estime de moi-même! Remettez-moi les papiers qui sont en votre possession, et je vous promets de vous rendre le double de la somme que je vous ai enlevée. Ce sera vous assurer des moyens d'existence, ce sera en même temps faire une bonne action, et rendre le calme et le repos à un homme bien malheureux : acceptez-vous? »

— Je n'accepte rien, fit M. Darbois avec une sombre expression, ah! il faudrait avoir langui, souffert dix années; puis, sur un mot de repentir, pardonner! Non! non! n'y comptez pas, monsieur.

— Ainsi vous repoussez ma prière, fit M. Rostan avec accablement.

— Oui! oui! j'ai du bonheur à vous humilier, car vous êtes un lâche.

— Un lâche! répéta Maurice en tressaillant. Ah! si j'étais seul au monde, je ne serais pas venu vers vous en suppliant; je vous aurais dit : « Accusez-moi, monsieur, que me font vos vaines clameurs? Qui vous croira? J'ai pour moi de longues années d'une vie irréprochable et d'une rigourense probité, et je ne manquerai pas de témoins qui viendront attester ma droiture, ma loyauté. » Mais j'ai une compagne bien-aimée que vos accusations viendraient frapper au cœur, c'est pour elle, c'est pour mes enfants chéris que j'ai eu le courage de m'humilier devant vous; car, ne vous y trompez pas, c'est du courage que de s'avouer aussi coupable, que de demander grâce.

L'attitude de M. Rostan, sa voix émue et

tremblante, tout, dans cette scène, était de nature à émouvoir profondément M. Darbois. Dans toute autre circonstance, il eût peut-être oublié son ressentiment, et tendu la main à celui qui implorait ainsi sa clémence, mais la fâcheuse disposition dans laquelle il se trouvait le rendit sourd à la voix de la pitié.

— Cessez d'insister, reprit-il froidement, je refuse votre or, je refuse toutes vos propositions; je veux que les lois décident entre nous.

M. Rostan se leva pâle, éperdu, puis il s'éloigna sans ajouter un mot.

Une profonde obscurité se répandait déjà sur la terre; Léopold songea lui aussi à s'acheminer vers une habitation : toutefois, il était bien décidé à ne plus reparaître chez son cousin, et c'est vers l'auberge du Cheval-Blanc qu'il dirigea ses pas.

La nuit fut des plus agitées; il était poursuivi par les regrets du passé, par la crainte de l'avenir, et d'ailleurs, quand des pensées de haine, de vengeance se sont emparées du cœur d'un homme, n'est-ce pas un cruel et incessant supplice? Pour lui, plus de paix, plus de repos.

Léopold Darbois n'était pourtant point un méchant homme; mais, égaré par la passion et les souffrances, il n'avait point dans le cœur ces élans sublimes de mansuétude, de générosité que la religion seule inspire.

Le lendemain, il se leva morne, taciturne, mécontent de lui-même, en proie à une incertitude qui ne lui permettait de prendre aucune résolution durable.

Il passa une partie de la matinée seul dans sa chambre, puis il descendit, et trouva

l'hôtesse qui rentrait en ce moment et qui paraissait toute préoccupée.

— Mon Dieu! lui dit-elle, vous connaissez Mme Maurice, n'est-ce pas? et vous vous intéressez même à elle?

— Oui, certainement.

— Eh bien! je viens de la voir dans un état si triste qu'elle m'a fait mal. Elle est arrivée seule ici : « Madame, m'a-t-elle dit, n'avez-vous pas vu passer mon mari?

« — Oui! oui! lui ai-je répondu, il se dirigeait vers le village de Clairval.

» — Marchait-il vite?

» — Oui, il allait à grands pas.

» Elle paraissait vouloir m'adresser encore une question qu'elle n'osait articuler; cependant elle ajouta enfin :

» — Paraissait-il agité?

» — Ah! me suis-je écriée, en effet mon mari m'a dit : « Comme M. Maurice va rapidement, comme il penche la tête! je ne lui ai jamais vu l'air si préoccupé » Je compris bientôt que j'avais eu tort; car en m'entendant elle ne put se contenir, et elle se mit à pleurer amèrement. « Jésus, Maria! lui dis-je, pauvre dame! que vous avez de la peine! »

» — Chacun n'en a-t-il pas en ce monde? me dit-elle avec résignation; il y a bientôt dix années que je suis mariée, dix années pendant lesquelles je n'ai connu que le bonheur. J'ai été trop heureuse, la moindre adversité m'abat et me décourage. Si mon mari entre ici à son retour, ne lui parlez pas de ma visite, ni surtout des larmes que vous m'avez vu verser.

» Elle m'a dit alors adieu, et elle est retour-



Ce lieu sombre et désert lui parut en harmonie parfaite avec les pensées qui l'agitaient. P. 44.)

née vers sa maison; jamais je ne lui avais vu l'air si triste, si abattu. Elle m'a vraiment touchée; je ne sais quel genre de peine elle éprouve; serait-ce des embarras d'argent? on les dit pourtant très bien dans leurs affaires. Serait-elle en mauvaise intelligence avec son mari? cela m'étonnerait, elle est si douce et si bonne. Savez-vous bien ce que nous avons pensé, mon mari et moi? nous nous sommes dit que M. Maurice a peut-être perdu l'esprit; cela se voit si souvent; il y en a bien qui sont dans le même cas, et dont la raison était aussi solide que la sienne.

» Quoi qu'il en soit, cela me faisait peine de voir cette pauvre femme, je l'ai regardée s'éloigner; comme elle sortait d'ici, un petit garçon s'est approché d'elle; il lui a demandé des secours pour sa pauvre mère qui est bien malade. Je l'ai vue alors le suivre dans sa demeure; ainsi dans son malheur, elle pense encore à adoucir celui des autres. »

Ces paroles donnèrent aux pensées de Léopold une autre direction; le souvenir de cette femme angélique était comme une brise tiède et légère qui venait calmer l'impétueuse agitation de son esprit; mais pourtant ce souvenir si doux, si suave était voilé d'une ombre. N'était-elle pas la compagne de cet homme à qui il avait voué une haine éternelle? en le frappant, n'allait-il pas la frapper aussi, elle si noble et si généreuse?

Plongé dans ses réflexions, il s'achemina vers la porte, fit quelques pas sur la grand'route; tout à coup, il aperçut les deux enfants de Maurice qui sortaient d'une chaumière située

à peu de distance. C'était là sans doute qu'on avait réclamé les secours de leur mère.

Emile et Clara ne l'eurent pas plus tôt aperçu, qu'ils accoururent vers lui, et lui pressèrent affectueusement les mains.

— Bonjour, monsieur, lui dirent-ils, que nous sommes contents de vous voir! il fait plus beau aujourd'hui que le jour où nous nous sommes rencontrés pour la première fois.

Léopold Darbois répondit à leurs caresses, baisa leurs joues roses, puis il fit quelques pas avec eux, écoutant leurs causeries naïves.

Ainsi qu'il l'avait deviné, les enfants venaient encore de s'acquitter d'un pieux message dont les avait chargés leur mère. Léopold Darbois remarqua pourtant que leurs visages n'avaient plus cette expression de gaîté, d'enjouement qui les animait autrefois.

— Qu'avez-vous donc, mes petits amis, leur dit-il; vous paraissez sérieux, pensifs?

— Ah! reprit Clara, maman nous a dit de ne pas parler bien haut, de ne pas rire aux éclats devant papa, parce qu'il a du chagrin, et cela nous a attristés.

Ces simples paroles prononcées par l'enfant émurent le jeune homme.

— Eh quoi! se dit-il, Maurice Rostan n'aura pu modérer sa douleur; sa femme en souffre; elle la respecte sans en connaître la cause; c'est par moi que la désolation est entrée dans cette demeure, naguère si paisible, si joyeuse. Pauvres enfants! ils me sourient comme à un ami, et c'est moi qui leur ravirais l'honneur, qui briserais leur avenir et les rendrais peut-être orphelins, car cette femme si pure et si

vertueuse survivrait-elle à la pensée qu'elle a donné sa tendresse à un homme indigne d'elle, à un homme vil et infâme!

« Et pourtant si leur généreuse et naïve bonté ne les avait pas portés à offrir au pauvre voyageur un asile sous leur toit, j'aurais passé devant cette maison sans savoir qu'elle était celle de M. Rostan ; si leur mère ne m'y avait pas retenu par d'amicales instances, si elle ne m'avait point engagé à retourner voir sa famille, je n'aurais pas même soupçonné le nom de son époux. Je ne veux pas qu'une bonne action amène un si affreux malheur sur cette maison ; j'ai pourtant contre Maurice Rostan de justes et légitimes griefs ; mais c'est est fait, je veux les oublier... Je pardonne au coupable en faveur de sa femme, de ses aimables enfants ; je le sens, leur innocence, leur bonté touchante ont vaincu ma haine, mon désir de vengeance. Quel que soit le sort que l'avenir me réserve, je ne veux pas être l'instrument de leur malheur. Je partirai, je m'éloignerai à jamais de ces lieux ; il me tarde de faire renaître le bonheur dans cette famille, en rendant à son chef le repos et la sécurité. »

Ainsi que les flots de la mer en furie viennent parfois se briser contre les grains de sable du rivage, ainsi les passions qui grondaient dans l'âme de Léopold s'étaient apaisées soudain à la vue de deux faibles et timides créatures, en qui tout respirait la paix et l'innocence. N'est-ce pas là un des plus beaux privilèges de l'enfance que de désarmer, que d'attendrir les cœurs même les plus farouches?

Une fois que cette pensée généreuse d'oubli et de pardon se fut emparée de l'esprit de

M. Darbois, il en sentit bientôt la salutaire influence, le calme revint peu à peu dans ses sens ; il envisagea plus froidement sa situation, et se promit d'avoir, dès le lendemain une nouvelle entrevue avec Maurice Rostan.

Les réflexions de la nuit n'apportèrent aucun changement à sa résolution, et le lendemain d'assez bonne heure, il se mit en route pour le moulin d'Orbeval.

Toute la famille était encore à table, quand une servante vint prévenir son maître, que M. Darbois demandait à lui parler en particulier. M. Rostan se leva en pâlissant, ne doutant pas qu'il ne fût venu encore pour lui renouveler ses menaces. Il voyait avec effroi arriver le moment où ses accusations parviendraient à la connaissance de sa femme, et pourtant que faire pour prévenir un tel malheur ?

Il eut un instant la pensée de refuser tout entretien avec Léopold Darbois ; mais il craignit que son ennemi, se laissant aller à la fougue de son caractère, ne trahît sur-le-champ son secret, et il se rendit en tremblant dans la salle où on l'avait introduit.

A son aspect, M. Darbois se leva, et le salua avec une politesse qui le surprit.

— Monsieur, lui dit-il, vous rappelez-vous la conversation que nous eûmes ensemble avant-hier ?

— Parfaitement, reprit M. Rostan avec une sombre expression ; aussi votre présence ici a lieu de me surprendre ; je ne suis plus disposé à subir de nouveaux outrages, et si vous venez pour m'accuser devant ma femme, devant mes

enfants, je vous préviens que je ne serai plus maître de moi.

— Calmez-vous ; vous vous méprenez sur mes intentions ; je ne viens point jeter le trouble et la douleur dans le cœur de cette femme qui m'a offert une si douce hospitalité à son foyer. O M. Rostan ! vous avez une égide protectrice qui désarme ma vengeance. Je sais haïr celui qui m'a fait du mal ; mais frapper des êtres innocents qui n'ont eu pour moi que des paroles d'amitié, qui m'ont tendu leurs mains caressantes, cela m'est impossible ; aussi ce sont des paroles de paix et d'oubli que je viens vous apporter. Je ne veux point enlever à votre compagne cette auréole d'estime et de respect qui l'entoure ; j'ensevelirai mon secret dans mon cœur, et les preuves qui sont entre mes mains, les voici, tenez.

En disant ces mots, il présentait à M. Rostan quelques papiers froissés et jaunis par le temps.

M. Maurice s'en saisit, les parcourut, et les approcha de la flamme qui les eut bientôt dévorés.

Son visage s'éclaira alors d'un rayon de bonheur, puis relevant la tête vers son interlocuteur :

— Merci, Monsieur, lui dit-il, malgré tout ce qu'il y a de méprisant pour moi dans vos paroles, je n'en éprouve pas moins pour vous une vive reconnaissance, car ce que vous faites là est noble et généreux. Je n'ai point la prétention de me justifier à vos yeux ; mais laissez-moi pourtant vous dire, par quelle douloureuse fatalité j'ai été entraîné ainsi hors du sentier de l'honneur ; laissez-moi vous retracer ma vie

tout entière ; je vous estime, Monsieur, je veux vous paraître moins lâche, moins coupable. Pouvez-vous me consacrer quelques heures ?

— Volontiers, je suis seul au monde ; personne ne réclame ma présence, personne ne se plaindra de mon absence ; je suis prêt à vous entendre.

Et ces deux hommes que, la veille encore, une si profonde inimitié semblait devoir à jamais séparer, s'assirent amicalement l'un en face de l'autre.

IV. — HISTOIRE DE MAURICE ROSTAN.

M. Rostan resta d'abord quelques instants silencieux ; il semblait réfléchir profondément, et plonger avec effort sa pensée dans les abîmes du passé ; enfin il commença ainsi d'une voix lente et émue :

— Les jours de l'enfance, si féconds d'ordinaire en joies pures et douces, ne m'ont laissé que de sombres et tristes souvenirs. Je ne connus jamais la douceur des liens de famille, de la tendresse filiale ; car ma mère me fut enlevée dès mes premières années, et mon père, d'un caractère violent et emporté, m'inspira toujours plus de crainte que de confiance et d'amour.

« Je n'avais ni sœur ni frère que je pusse aimer ; ainsi à l'âge où l'âme a tant besoin de sympathie, d'affection, je me trouvais seul dans

la vie, exposé sans cesse aux brutalités de la servante à qui était confiée l'administration de la maison. Cette fille parvint à prendre tant d'ascendant sur l'esprit de mon père qu'il finit par l'épouser. J'étais déjà en âge de sentir et de comprendre, j'en fus exaspéré, et la haine que je lui portais redoubla encore. Elle me rendait bien mon aversion, et il n'était pas de mauvais traitements dont elle ne m'accablât.

» Mon père avait un commerce de grains assez étendu ; il était presque toujours absent de la maison pour ses affaires ; aussi s'inquiétait-il peu de mes rapports avec ma belle-mère. Je grandis ainsi sans guide, sans direction, livré à tous mes mauvais penchants, sans qu'une voix amie vînt réchauffer mon cœur, me faire connaître les lois de la religion, de la morale.

» J'avais un caractère vif, impétueux, une imagination ardente, un esprit ouvert et entreprenant, et ces facultés qui eussent pu, si elles avaient été bien dirigées, faire de moi un homme utile à la société, m'entraînaient aux excès les plus coupables. Je n'avais point de notion exacte du bien et du mal ; la crainte du châtiment pouvait seule m'arrêter. Je passais souvent des journées entières hors de la maison paternelle, errant à travers les bois et les forêts, et quand la faim me pressait, je m'emparais sans scrupule des fruits qui se trouvaient à ma convenance.

» Je m'accoutumai ainsi à faire bon marché de la propriété d'autrui, à violer les lois de la justice et de la probité ; on me considérait dans le village comme un être pervers et dangereux. C'était à qui formulerait des plaintes sur mon

compte ; aussi ma belle-mère disait-elle souvent à son époux : « Ce garçon-là fera la honte et le tourment de vos vieux jours ! » Mon père m'accablait alors de reproches amers qui m'aigrissaient sans me ramener à de meilleurs sentiments.

» Un jour cependant je fus heureux et fier ; j'avais accompli une belle et une grande action, sauvé la vie à un de mes semblables. Un jeune garçon avait été imprudemment se baigner dans un endroit de la rivière qu'il ne connaissait point. C'en était fait ; il était entraîné par le courant, et il allait périr, quand je m'élançai vers lui, au risque de partager son sort, j'eus le bonheur de le ramener sain et sauf sur la rive.

» C'était le fils unique d'une pauvre veuve dont il était tout l'espoir ; elle ne possédait rien, et ne pouvait payer avec de l'or le sauveur de son enfant ; mais que de remerciements, que de témoignages de reconnaissance elle me prodigua ! Peut-être est-ce sa bénédiction qui m'a porté bonheur, qui m'a fait trouver le port du salut après les orages et les souffrances de ma vie. Quoi qu'il en soit, une joie pure et profonde inonda mon âme en cet instant ; je sentis se révéler en moi des jouissances jusqu'alors inconnues, j'éprouvai, pour la première fois, le bonheur que procurent l'estime de soi-même, le souvenir d'une action généreuse.

» Hélas ! cette impression salutaire ne devait pas subsister longtemps devant les influences fatales qui m'entraînaient à l'oubli de mes devoirs.

» A mesure que j'avançais en âge, mon séjour à la maison paternelle me devenait plus insupportable et mon père ne se montrait guère disposé à faire de grands sacrifices pour me procurer un établissement convenable. Mon instruction était presque nulle, ma réputation des plus mauvaises; je n'avais donc rien à espérer dans mon pays. Je pris une résolution hardie, téméraire, celle de m'expatrier. Je rêvais de curieuses aventures, une vie facile et indépendante; mais la réalité fut bien loin d'être au niveau de mes espérances.

» Sans ami, sans protecteur, je cherchai vainement d'abord les moyens de fournir à ma subsistance; je finis par trouver une place dans une maison de commerce où je me distinguai bientôt par une certaine aptitude. Si j'avais alors dirigé vers le bien toute mon énergie, toute mon activité, j'aurais pu parvenir en quelque temps à un emploi lucratif; mais j'eus le malheur de me lier avec quelques aventuriers dont les mauvais conseils achevèrent de pervertir mon esprit et mon cœur.

» Ce fut alors que je vous rencontrai, que je devins si coupable à votre égard; mais, je vous le jure, ce fut là le seul crime de ce genre que je commis.

» J'achetai des marchandises; j'entrepris le commerce, et, au bout de quelques années, j'avais réuni une somme assez considérable pour songer à regagner la France. Je désirais ardemment revoir mon pays, quoiqu'aucun lien ne m'y rattachât, car mon père était mort et je n'avais pas même la pensée de me présenter à ma belle-mère. Cependant ma santé avait été

épuisée par les fatigues, par l'insalubrité du climat, et à peine ai-je débarqué au Hâvre qu'une fièvre inflammatoire s'empara de moi. Comme elle menaçait de devoir être de longue durée, je ne pouvais songer à prolonger mon séjour dans l'hôtel où j'étais descendu ; je me trouvais donc dans la situation la plus fâcheuse, quand le médecin qui avait été appelé pour me donner ses soins, me proposa de demander pour moi un asile dans une maison de santé située à quelques lieues du Hâvre.

» J'acceptai son offre avec empressement, et je partis bientôt pour Chamouny, joli village baigné par les eaux de la Seine, et placé dans une situation des plus agréables.

» J'étais faible, languissant, et je fus, pendant quelque temps, obligé de garder le lit, mais on m'entoura de soins si dévoués, si éclairés, qu'un mieux sensible se manifesta bientôt.

» Le docteur Bardel (c'était le nom du médecin attaché à cet établissement) était un vieillard vénérable, un savant sans prétention, uniquement occupé du bien de l'humanité. Il savait exercer une heureuse influence sur l'esprit de ses malades ; il s'initiait à leurs peines, à leurs chagrins, car une longue expérience lui avait appris que là presque toujours il découvrirait le secret de leur mal.

» Je lui racontai mon long exil et les douleurs de ma vie ; il parut s'intéresser vivement à moi, et il me donna l'assurance qu'un régime approprié à l'état de ma santé me rendrait bientôt ma vigueur d'autrefois.

» En effet, mes forces revinrent assez rapidement, et quand les premières brises du prin-

temps vinrent charmer et réjouir la terre, je pus quitter la chambre, et faire quelques promenades dans le jardin.

» Quand je fus entièrement convalescent, le docteur m'invita chez lui ; il me présenta à sa fille qui m'accueillit avec affabilité.

» Tout en elle révélait une grande bonté de cœur, une âme vertueuse ; mais ce qui lui donnait surtout un charme inappréciable à mes yeux, c'était le naturel, la simplicité qui présidait à toutes ses actions. Elle se trouvait heureuse dans sa vie calme et paisible, et ne songeait qu'à embellir les vieux jours de son excellent père.

» Depuis mon séjour à Chamouny, une transformation réelle s'était accomplie en moi ; mes conversations avec M. Bardel, les longues heures d'isolement et d'ennui pendant lesquelles il m'avait fallu réfléchir et méditer, avait modifié profondément mes idées et mes sentiments. D'ailleurs, j'avais lu un grand nombre d'ouvrages choisis que le docteur m'avait prêtés, et à mesure que de nobles pensées frappaient mon esprit, je regrettais la voie où je m'étais engagé, le bien que j'aurais pu faire.

» Admis dans l'intimité du docteur, je pouvais apprécier tout ce qu'il y avait de bonheur dans l'existence de ces deux êtres qu'unissait une si profonde affection. Tous deux goûtaient vivement d'ailleurs les plaisirs intellectuels ; les productions les plus pures et les plus belles de la littérature faisaient leurs délices, et en se communiquant leurs impressions, ils doublaient leurs jouissances.

» Dans cette atmosphère si calme, si paisible,

je me sentais redevenir un autre homme; il me semblait que je m'initiais aux mystères d'une vie nouvelle, pleine de charme et de douceur.

» Malgré la réputation dont il jouissait, le docteur Bardel était loin d'être riche, car son désintéressement, son abnégation avait tari pour lui les sources de la fortune.

» Si les riches le payaient bien, il soignait les pauvres avec un égal dévouement, et il se contentait pour tout salaire d'une parole de remerciement. Souvent même, il fournissait soit les médicaments, soit la nourriture substantielle, nécessaire au rétablissement d'un laborieux ouvrier, ou d'une mère de famille.

» Il excitait partout autour de lui des transports de reconnaissance; mais il avait vieilli sans amasser à sa fille une dote qui pût lui procurer un établissement convenable.

» Il n'ignorait point pourtant qu'aux yeux du monde les qualités du cœur et de l'esprit passent inaperçues, quand elles ne sont point accompagnées des dons de la fortune; mais les élans de la nature généreuse l'emportaient sur les calculs de la raison, de la tendresse paternelle.

» J'étais entré depuis six mois environ dans la maison du docteur; ma santé tout à fait rétablie, je me disposais à quitter cette demeure, non sans en emporter bien des regrets et des souvenirs, quand M. Bardel, en revenant d'une course dans le voisinage, fut pris d'une douleur subite qui l'obligea à se mettre au lit. Le mal s'aggrava rapidement, et il comprit lui-même que sa situation était désespérée.

» Une pensée bien douloureuse s'empara de

lui alors, c'était celle de l'isolement où il allait laisser sa fille.

» Je lus dans le cœur de ce père désolé les regrets, les angoisses qui l'agitaient; j'y puisai une vague espérance, et un jour que nous nous trouvions seuls, je m'approchai de lui.

» Il remarqua bien vite mon trouble, mon agitation :

» — Qu'avez-vous à me dire, cher Maurice? fit-il avec bonté; pourquoi avec moi tant d'embarras et d'hésitation? ne sommes-nous pas déjà de vieux amis?

» — Ah! m'écriai-je, vous allez le comprendre, et vous me taxerez vous-même de témérité! C'est de mademoiselle votre fille que je voulais vous entretenir.

» — Ma Léonie? reprit-il, comme s'abandonnant à ses propros pensées, d'un ange que le Ciel m'avait donné; hélas! pourquoi faut-il l'abandonner si tôt? que deviendra-t-elle ici-bas, sans ami, sans protecteur?

» — Voulez-vous lui en assurer un qui sera heureux et fier de cette tâche? confiez-moi le soin de sa destinée; je me sens bien indigne d'elle; mais je l'entourerai d'une affection profonde et dévouée.

» M. Bardel réfléchit quelques instants; ma proposition ne parut point le surprendre; on eût dit qu'il avait prévu cette demande; mais pourtant, il hésitait encore au moment d'engager l'avenir de sa fille.

» — Eh bien! dit-il enfin, je ne sais si je cède à une inspiration de la Providence; mais dans le cas où ma fille y consente, je suis prêt à vous nommer mon gendre.

» La réponse fut affirmative et M. Bardel profita du peu de forces qui lui restaient encore pour presser les préparatifs de notre mariage ; il s'accomplit sans pompe, sans apparat et dans les circonstances les plus douloureuses.

» M. Bardel survécut peu à ce jour solennel ; avant d'expirer, il me fit jurer encore de consacrer ma vie au bonheur de Léonie.

» Ce serment, je l'ai tenu religieusement.

» Je songeai bientôt aux moyens d'augmenter nos ressources, et nous quittâmes le village de Chamouny pour venir nous établir dans ce lieu dont la situation convenait à merveille au genre d'industrie que je me proposais d'exercer. Le sentiment d'affection que j'éprouvais pour Léonie, doublait mon zèle et mon ardeur ; aussi mes affaires prospérèrent-elles assez rapidement.

» Je ne vous dirai pas tout ce que mon union avec elle a répandu de charme et de douceur sur ma vie ; j'éprouvai le besoin d'augmenter la culture de mon esprit. Elle seconda mes intentions, et parut m'aimer plus encore pour les efforts que je faisais afin de me rendre digne d'elle. Si un souvenir importun et douloureux n'était venu parfois troubler mon esprit, mon bonheur eût été sans nuages.

» Vous pouvez juger maintenant, de la terreur que m'inspira la pensée de vos révélations : c'était la perte du fruit de tous mes travaux ; c'était la confiance, la douce intimité bannies à jamais de notre demeure ; c'était le désespoir porté dans l'âme de ma femme. Aujourd'hui je la bénis, je la révère plus que jamais ; n'est-ce pas sa douce et salutaire

influence qui a apaisé votre corroux, qui a écarté de moi tout danger. Ah! elle a été pour moi l'ange du salut, l'ange de la rédemption. »

V. — CONCLUSION.

M. Rostan avait fini depuis quelques instants, que tous deux gardaient encore le silence; Léopold se sentait vivement impressionné par ce qu'il venait d'entendre, et Maurice de son côté n'avait pu sans une vive agitation évoquer de si lointains souvenirs, laisser lire ainsi à découvert dans ses pensées les plus intimes.

Tout à coup, on frappa doucement à la porte, et ils virent paraître la figure souriante de la petite Clara.

— Cher papa, dit-elle, maman fait demander si M. Darbois veut bien dîner avec nous.

— Oui! Oui! répondit M. Rostan, vous consentez, n'est-ce pas, à être des nôtres? ajouta-t-il en s'adressant à Léopold.

— Certainement, reprit celui-ci, il me serait assurément pénible de m'éloigner en ce moment.

L'enfant disparut en courant pour aller rendre compte de son message.

M. Darbois s'avança alors vers son interlocuteur, et d'une voix expressive :

— Monsieur, lui dit-il, tout ce que vous venez de m'apprendre a désarmé mon ressentiment; il n'en reste plus de traces, et c'est sans



Quelle fut sa surprise d'apercevoir dans sa poche
un portefeuille en maroquin. (P. 66.)

arrière-pensée que je vous tends la main; jamais, je vous en donne l'assurance, un mot du passé ne sortira de mes lèvres.

Et les deux ennemis de la veille se pressèrent dans une cordiale et mutuelle étreinte.

Mme Rostan remarqua bien vite que la physionomie de son mari avait repris une expression inaccoutumée de calme et de sérénité, et, sans en soupçonner la cause, elle bénit la Providence.

Le repas fut gai et joyeux; les enfants semblaient comprendre que la paix et le bonheur étaient rentrés sous leur toit, et cette pensée épanouissait leurs charmants visages.

Sur les instances de M. et de Mme Rostan, Léopold Darbois consentit à prolonger jusqu'au lendemain son séjour au moulin d'Orbeval, et il goûta cette nuit-là un sommeil calme et paisible qui lui était depuis longtemps inconnu; cependant, vers une heure du matin, un léger bruit vint tout à coup frapper son oreille. Il tressaillit, il essaya de soulever sa paupière appesantie; mais comme il n'entendait plus rien, il se persuada avoir été le jouet d'un rêve, et il se rendormit.

Le lendemain, en passant son habit, quelle fut sa surprise d'apercevoir dans sa poche un portefeuille en maroquin! Il s'en saisit avec une vive curiosité, et le trouva rempli de valeurs deux fois plus considérables que celles qui lui avaient été enlevées. M. Darbois comprit que c'était là une délicate restitution; il se promit bien de ne pas en parler à M. Rostan, pour ne pas aborder avec lui un sujet qui devait lui être si pénible.

Quand il sortit de sa chambre, tout respirait déjà dans la gentille maisonnette le mouvement, l'activité ; les enfants prenaient leurs ébats dans la cour, et Mme Rostan, vêtue d'une simple robe blanche, vaquait aux apprêts du déjeuner. Quant à son époux, l'expression de sa physionomie révélait une satisfaction réelle et profonde. N'avait-il pas allégé le poids qui oppressait son cœur, en réparant noblement une faute de sa jeunesse? et cette réparation il la voulait plus complète encore, car il annonça dans la journée à son hôte qu'il avait à lui parler d'affaires sérieuses.

Tous deux passèrent dans son bureau.

— Monsieur, dit alors Maurice, il est temps de songer à fixer votre avenir d'une manière définitive; je désire depuis longtemps un associé actif et intelligent qui s'établisse à Rouen, et s'occupe de la vente des produits de mon moulin ; voulez-vous vous charger de cette mission? vous aurez une large part dans les bénéfices.

M. Darbois ne pouvait qu'accepter avec reconnaissance une proposition empreinte de tant de générosité. Quelques mois plus tard, il était installé à Rouen, dans une assez belle maison du faubourg, et il commençait ses opérations commerciales qui eurent bientôt un plein succès. Il put dès lors envisager l'avenir avec une complète sécurité, et même jouir des douceurs de l'aisance.

Ses longs malheurs, en lui apprenant à user avec modération des dons de la fortune, étaient d'ailleurs pour lui un gage certain de prospérité.

Quand on le vit traverser le village de

Clairval dans un léger tilbury, vêtu d'une manière irréprochable, les conjectures recommencèrent, et l'on en vint à penser que si l'on s'était mépris en attribuant au jeune Darbois des richesses considérables, il n'était pas, comme on l'avait cru, dénué de ressources ; sans cela, disait-on, serait-il devenu l'ami, l'associé de M. Rostan?

Les époux Garrot regrettèrent vivement alors leur conduite à son égard. Voulant les dédommager, et bien au delà, des frais de son séjour dans leur maison, Léopold leur avait envoyé trois billets de cent francs qu'ils firent mine de refuser d'abord ; mais M. Darbois les força à l'accepter, car il les méprisait trop pour consentir à leur être redevable de quelque chose, et il n'était plus dupe de leur feinte générosité.

Quant à Mme Rostan, elle avait compris qu'un secret existait entre Léopold et son mari, et sans chercher à pénétrer ce mystère, elle avait deviné que le jeune étranger s'était montré rempli de délicatesse et de loyauté, et elle avait senti s'augmenter sa sympathie et son intérêt pour lui.

Au sein de sa prospérité nouvelle, c'était toujours une des plus douces jouissances de M. Darbois que de venir passer quelques heures au moulin d'Orbeval. Il y retrouvait chaque fois la même cordialité, le même empressement, et chaque fois aussi il bénissait Dieu d'avoir conduit ses pas vers cette maison, et d'avoir ainsi enlevé de son cœur un désir de vengeance qui devait faire le tourment de sa vie.

Emile, Clara et le petit Alfred n'appelaient pas Léopold autrement que leur bon ami, et le

jour de son arrivée était pour eux un jour de fête ; il ne manquait jamais de leur apporter quelques-unes de ces charmantes bagatelles qui ont tant de prix pour l'enfance ; c'était pour lui un bonheur réel que d'entendre alors leurs exclamations de joie et de plaisir.

Le secret de M. Rostan fut à jamais enseveli dans l'oubli, et Léopold Darbois admirait souvent les vues de la Providence qui lui avait fait un ami, un protecteur de celui-là même dont il avait juré la perte, à qui il avait voué une haine éternelle.



TABLE DES MATIÈRES



Et. Casterman, Soc. An. Tournai. — *1189*


U D' / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 02 10 10 24 20 7